

TP482P(16)

REVUE
DE
L'UNIVERSITÉ
DE LYON

LA VIE PRIVÉE
ET LA GRÈCE CLASSIQUE

F. COURBY

LYON
AU SECRÉTARIAT DE LA REVUE

QUAI CLAUDE-BERNARD, 18

JUIN

1932

Bibliothèque Maison de l'Orient



071846

REVUE DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

PARAISANT CINQ FOIS PAR AN

SECRETARIAT GÉNÉRAL DE LA REVUE

18, quai Claude-Bernard, LYON

LA VIE PRIVÉE ET LA GRÈCE CLASSIQUE

Charles PICARD, *la Vie privée dans la Grèce classique*,
Paris, Rieder, 1931, 108 pages, 60 planches.

Si ce petit ouvrage a rencontré, dès son apparition, un accueil unanimement flatteur, et dans un public dont l'habitude n'est pas de se porter vers des œuvres « de vulgarisation », il le doit avant tout aux mérites de l'auteur; mais aussi à des circonstances heureuses: d'abord à une ambiance présentement favorable aux études grecques — qu'on ne fréquente pas plus que naguère, mais auxquelles on tire plus volontiers le chapeau; ensuite à ce fait que, sur une question où s'aiguise volontiers la curiosité des « philhellènes », non seulement il remplace les quelques manuels périmés que nous possédons en langue française, mais encore il

13



dit ce qu'on n'avait pas dit jusqu'ici: il apporte des vues générales, qui sont originales autant que judicieuses, qui sont pénétrantes et riches de suggestions; et surtout il offre une mise au point: il se donne le but de montrer ce qu'eut de spécifiquement hellénique la vie de l'Hellène. On ne s'en était guère encore avisé.

Le livre, donc, vient à son heure. S'il est vrai que nous vivons une de ces époques où, pour parler le jargon moderne, « on revise les valeurs », même en d'humbles domaines, c'est bien une revision que l'auteur nous propose, une vue plus juste et plus précise de cette antiquité dont l'image n'est idéale et parfaite que pour nos rêves. Car, sans aller jusqu'à croire, avec cet écrivain bien connu, cité par M. Picard, que, chez les anciens Grecs, « dans la journée de chacun, il y avait la sérénité rythmique [?] d'un beau drame de Sophocle », bien des gens ne voyaient plus ces Grecs, fût-ce dans le train-train de leur existence journalière, qu'à travers un mirage, d'origine livresque et mystique à la fois; ils revêtaient de noblesse leurs moindres gestes. Ces ancêtres mythiques avaient cessé d'être des hommes.

Il y a peu, la Grèce antique eût souffert, nous dit M. Picard en préambule, de ce qu'elle était trop solennellement connue par les livres ou les leçons des professeurs d'hellénisme. On l'avait apprise « par cœur » dès le collège, sans que le cœur, a-t-on dit, y fût d'ailleurs pour quoi que ce soit, chez plus d'un. Les écrivains du passé..., puis les modernes, de la Renaissance au Romantisme parnassien, l'avaient accommodée, de plus en plus individuellement, à leur successive fantaisie: ainsi était-elle devenue — grâce aux artistes aussi, peintres et sculpteurs! — comme une terre fictive, un rêve

vénérable et rétrospectif, dont les sceptiques n'osaient trop s'approcher, de peur de faire choir quelques cendres...

M. Picard est de ceux qui défont les mirages. Mais, s'il pourrait s'approprier, de Michelet, ce mot que « le respect tue l'histoire », il ne s'est pas interdit la sympathie. A l'image « littéraire » ou « picturale », ou « sculpturale », il s'est donné pour tâche de substituer, dans la mesure où nous en avons gardé les moyens, une image nuancée, prudente, non pas arrêtée, mais susceptible de progressives retouches, historique. Et, somme toute, le « miracle », le fameux « miracle grec » — dont il faut s'excuser de toujours reparler — n'y perd pas. Au contraire. Que les Hellènes qui, par tant de côtés, furent, malgré la médiocrité de leurs besoins — égale à celle de leurs ressources — esclaves d'une vie « quotidienne » et sûrement plus misérable et terne que la nôtre, que ces Hellènes se soient, même les plus humbles, évadés de ces servitudes, vers l'art et vers la pensée, quoi de plus « miraculeux » ?

[Leur] dignité, singulière, reste d'avoir en trois ou quatre siècles à peine, fourni au monde, en marge d'une vie privée difficile, l'effort intellectuel d'une race privilégiée, créatrice à jamais de beauté et de pensée libre (P. 96).

Deux épigraphes et une courte note liminaire définissent la portée de cette étude — exposé des faits et conclusions.

« L'Antiquité, telle qu'on se l'est faite par nécessité, et telle qu'elle est résultée également de nos pertes, ne peut plus être qu'une *anti-*

quité approximative... » (Sainte-Beuve). « J'ai détourné mes yeux du spectacle du monde antique après avoir senti jusqu'au malaise l'impossibilité de bien me figurer les anciennes formes de la vie » (A. France). Un si petit livre — texte et images — ne peut apporter, sur le sujet qu'il traite, qu'une sorte d'esquisse. Le lecteur qui parcourra, à la fin, une bibliographie elle-même trop sommaire, comprendra qu'on ait tenu, d'abord, à ne pas lui promettre un tableau poussé dans le détail... (P. 7, n. 1).

Mais qu'on ne prenne pas trop à la lettre ces aveux de scepticisme et ces réserves. Si ce « petit livre » prétend ne dépasser ni l'étendue d'une esquisse ni les limites d'une approximation, encore est-il que l'esquisse se trouve, à maintes reprises, soutenue de tant de faits probants que l'« approximation » atteint à la certitude historique.

Car il ne faut pas s'exagérer la pauvreté de nos documents ; ils sont, sur certains points, d'une richesse relative. Nos descendants, dans vingt siècles, seront autrement dépourvus, quand auront disparu toutes ces choses précaires dont notre civilisation se compose. Mais les Grecs ont confié le soin de les perpétuer à des matières éternelles : leurs archives étaient de marbre, leurs chroniques privées se peignaient indélébilement au flanc des vases ou se gravaient sur des reliefs... Joignez à ces débris si féconds en documents directs, toutes les allusions ou mentions que gardent les restes de leur littérature, et les papyri journalièrement exhumés. Peu de choses sans doute, au prix de ce qui a sombré, mais combien précises et combien précieuses ! Si bien qu'un auteur, écrivant sur la vie privée des Grecs, peut

être submergé, et submerger autrui, sous cet amas sans cesse accru d'informations, et croire qu'il rend l'aspect de la vie antique, quand il ne fait que classer, expliquer, étiqueter, commenter un répertoire complet de fiches (je songe au pesant ennui qui se dégage des trois volumes d'un très savant ouvrage, et fondamental). Et si cet auteur accepte la gageure de dire en cent pages l'essentiel d'une vaste question, il risque de choir dans une platitude de manuel. Mais nul, mieux que M. Picard, n'était préservé contre ce danger, par sa science et par ses qualités d'écrivain.

A la base de son étude, il y a, bien entendu, les travaux de ses devanciers — bibliographie énorme; mais il y a aussi une connaissance, qu'on sent personnelle, des documents les plus divers. Il est certaines pages de ce livre qui se décupleraient aisément en étendue grâce aux seules références; on en pourrait, au hasard, citer où chaque mot s'autorise d'un texte littéraire ou épigraphique ou d'une œuvre d'art. Sur ces éléments bruts s'est exercé son esprit critique: pour n'en citer qu'un exemple, son chapitre sur *l'Evolution de la population* est un modèle de sage scepticisme.

Les dernières estimations les plus sages tendraient à faire admettre qu'à Athènes la population asservie n'a peut-être jamais dépassé ni même atteint le maximum de *cent mille*. Ce n'est pas là, d'ailleurs, l'avis général, et il y a encore des érudits soit pour défendre le chiffre d'Hypéride, soit même pour vouloir l'argumenter: ce qui confirmerait que nous sommes bien les héritiers des Anciens, au moins parfois dans leur goût de l'exagération (P. 32).

Le choix critique étant opéré, un choix d'autre sorte n'était pas moins nécessaire, pour alléger la densité de cette matière immense. C'est encore un mérite de M. Picard d'être allé, comme d'instinct — tant le sujet lui est familier — vers le fait expressif et d'avoir consenti à pratiquer des sacrifices. Ces sacrifices, je regrette même, pour ma part, qu'il les ait faits parfois un peu larges et qu'il ait été contraint de se contenter, ici, d'un trait au lieu d'un croquis, là, d'une affirmation succincte au lieu de considérations probantes, ailleurs d'un développement trop raccourci (ainsi, sur la maison, le lecteur n'aurait pas été fâché de connaître les idées de M. Picard touchant l'« évolution » du *mégaron* vers le plan à péristyle intérieur ; ainsi encore, le peu qu'il dit sur l'esclavage ne satisfait pas la curiosité du lecteur...).

Mais, là même où nous pourrions désirer plus d'abondance, il n'arrive point que nous soyons déçus par quelque sécheresse et que l'espace soit gagné au détriment des qualités de la forme ; et nous trouvons à louer, ici, mieux que la clarté de l'exposé et la vie de l'expression. M. Picard est un écrivain. Sa phrase, qui a parfois l'allure aisée du ton oral et de l'improvisation, demeure néanmoins toujours précise et ferme, et pourtant très souple, propre à marquer le trait pittoresque, à glisser l'allusion amusée et volontiers narquoise, à se plier aux nuances délicates de la pensée et de l'émotion, à accuser d'un heureux relief une idée juste. Écrit de la sorte, avec des mérites qu'on n'est pas habitué à rencontrer en des ouvrages de « vulgarisation », ce livre si peu « vulgaire »

est assuré d'un large succès parmi un public profane, s'il est cultivé.

Enfin, cette étude de la Grèce antique est comme vivifiée par l'atmosphère d'une Grèce moderne, vue avec des yeux qui ont su voir, interrogée par un esprit capable de confronter, sans excès, le présent et les souvenirs du passé. Ce n'est pas l'œuvre d'un érudit de cabinet. Mais ce n'est pas davantage un de ces livres qu'un touriste rapporte de Grèce dans ses bagages. M. Picard a vécu là-bas quatorze années de sa vie (si je ne me trompe), années pendant lesquelles il ne s'est pas uniquement penché sur les pierres mutilées et sur les livres ; il a contemplé les paysages en leurs diversités de climats et de saisons, observé les mœurs modernes si riches encore de survivances, vécu parmi un peuple, mélangé, certes, mais dont sa fidélité aux traditions a refait l'extraordinaire unité ; il a saisi, sous l'effet d'observations même à demi-conscientes, cette continuité du vieux passé ; il a entendu là-bas, les « morts qui parlent »... et qui revivent. Il a causé avec de vieux Strepsiades couverts de la même peau de bique que leur ancêtre et menant paître les mêmes chèvres sur les mêmes landes. Il a rencontré « les bûcherons des forêts d'yeuses et d'érables du Parnès..., les vigneronns de Messénie », grâce auxquels on peut « restituer au mieux la vraie figure antique d'un Trygée, hoplite involontaire et brave rustre finaud ». Il a hanté « la cabane enfumée où de telles gens vivaient sobrement, pêle-mêle parfois avec brebis et chèvres », gîtes dont « la lumière était aussi parcimo-

nieuse, le soir..., que... le chauffage pendant les nuits d'hiver ». Et je sais même qu'il a couché, bien que ce fût dans le Taygète, près du foyer du vieil Eumée. Et il peut aussi animer l'agora du temps d'Aristophane avec les amusants souvenirs de l'agora athénienne des années 1900. Sur le paysage que tant de voyageurs, férus d'hellénisme à bon compte, ont décrit comme si l'Attique, même en sa figure matérielle, eût été « la Grèce de la Grèce », il donne ces impressions, si justes, et si neuves après tant de descriptions :

Il semblerait presque que les Anciens aient tous été nourris à jamais d'ambrosie céleste ; que les Athéniens, parmi eux, « pénétrés de la plus illustre sagesse et marchant avec délices à travers l'air le plus limpide » — ainsi que dit la *Médée* d'Euripide, mais poétiquement ! —, n'eussent eu jadis qu'à jouer inlassablement de la flûte, sous les platanes bruissants de l'Ilissus, ou au pied de quelque cyprès du Lycabette ; qu'à regarder la mer azurée mirer la haute flamme d'un ciel indulgent... Mais ceux qui croient à cette imaginative féerie ont-ils visité le pays autrement que trop vite, pendant les jours fugaces du printemps, où parfois nos poètes et romanciers font si imprudemment déjà, même la nuit, chanter les cigales ? La réalité n'est pas telle : du moins l'enchantement est court. Pendant le plus long temps de l'année, la Grèce est ravagée par les orages, par les vents ; soit desséchée grâce à un froid âpre, l'hiver, soit livrée à un long été torride, qui partout entretient, sauf dans les régions les plus boisées voisines de la Macédoine, l'aspect fauve des crêtes, l'aridité, si aveuglante sous le soleil, des acropoles marmoréennes : leurs ruines paraîtraient, à l'occasion, prolonger en désolation le roc primitif (P. 9).

Chaque cap, chaque détroit, chaque île, impose [aux vents] ses propres conditions : là s'influencent mutuellement les souffles du jour ou de la nuit ; ils créent une instabilité sensible, qui a bien pu, jadis déjà, modifier quelque peu le caractère de la race antique... Certains courants atmosphériques locaux se montrent soudain d'une

brutalité indescrivable... Dans la plaine attique, entre le Parnès et le Pentélique, Borée, génie mâle, soulève pendant des heures, certains jours, des nuages hallucinants de poussière blonde, sous lesquels il n'est pas trop étonnant que les Anciens aient vu, par exemple, les dieux d'Eleusis accourant pour la bataille de Salamine, ou qu'ils aient entendu le « iacchos », cri mystique de la procession d'automne.. Parfois aussi, d'ailleurs, ces dures ivresses de l'air s'apaisent, et les souffles calmés ne servent plus qu'à blanchir doucement la crête des vagues, ou à exciter les feux inquiets des bergers: le chœur des *Nuées* d'Aristophane, les « seules déesses », s'ébranle alors solennellement dans l'harmonie... (P. 12).

Ce passage montre de quelle touche délicate l'auteur sait, à l'occasion, tresser de choses actuelles les souvenirs classiques. Mais cela ne dégénère pas en procédé. Si, pour M. Picard, le présent peut créer une atmosphère, une ambiance propre à baigner les évocations, encore refuse-t-il de trop lui demander le commentaire ou l'explication de ce que, somme toute, nous savons d'abord et avant tout par les livres; et grâce à ce « rien de trop », c'est dans un esprit historique que se présente à nous, sous des dehors agréablement littéraires, une œuvre historique.

Je ne sais plus quel critique de notre XVIII^e siècle reprochait à un écrivain de « ne rien laisser à suppléer ni à supposer ». M. Picard ne mérite pas ce reproche. Il offre à son lecteur non pas le simple exposé de faits bien choisis, sur ces faits, ses propres impressions, immédiates et spontanées, des notations rapides, mais suggestives, qui ne se posent point comme absolues, mais piquent le lecteur, l'émeuvent et, en fin de compte, le laissent libre d'accorder son adhésion. Une esquisse de

jugement prolonge une esquisse d'aperçu, et pose, plus qu'elle ne la résoud, la question des causes : en situant la vie privée de l'Hellène de jadis dans son théâtre naturel, dans ses croyances, dans son existence morale, politique, sociale, M. Picard montre la signification de cette vie non seulement par rapport à l'hellénisme, mais encore par rapport à l'humanité éternelle.

Je cite, au hasard, quelques-uns de ces passages qui donnent tant de prix à ce livre si suggestif :

L'originalité de la nature grecque, ainsi faite, répondait à la conscience aiguisée, et si précise, que les anciens maîtres du pays prirent d'eux-mêmes, inventeurs du *gnôthi seauton* [Connais-toi]. Elle a inspiré, comme imprégné, l'esprit d'un peuple qui n'a jamais méconnu ni les méditations lyriques sur l'infini, ni parfois, dans les arts, l'impressionnisme, dominateur chez nous depuis la Renaissance. Le Grec aimait surtout exalter la vie de la Terre-mère, comme « requérant les conseils des dieux et la force des héros » : au vrai, à son bénéfique, voire en étroite connexion avec son propre labeur quotidien ! On comprend que les splendeurs d'un pays *grandiose*, mais qui n'est jamais simplement *agréable*, puissent éloigner des esprits trop peu avides : l'élite retint surtout de la beauté de son pays le sens des formes équilibrées et des lignes en clair mouvement ; le goût des arrangements eurythmiques de l'architecture, des silhouettes nues de la plastique. On se défit peu à peu et plus ou moins du mysticisme panthéiste, d'essence asiatique, qui, un peu dissolvant, expliquait encore l'art préhellénique des Minoens. Cette position à l'égard des choses *quae sunt infra hominem* est clairement marquée par le Socrate du *Phèdre* : « La campagne et les arbres ne m'apprennent rien, dit-il ; je ne m'instruis qu'auprès des hommes, dans la ville ». Au pied du diadème de monts vétustes et tragiques, comme au bord des calanques de son littoral desséché, l'Hellène a été un *zôon politikon* [« un animal fait pour vivre dans un Etat »], sociable, merveilleusement fait pour le commerce et la vie au dehors ; les « mystères » lui ont à peine gardé un peu du meilleur de l'esprit oriental, en marge de la religion officielle, *civique* surtout : l'art grec

est resté essentiellement anthropomorphique et anecdotique, même dans la peinture; partout occupé de pure raison. Une légende de l'Extrême-Orient dit qu'un des grands peintres de la Chine entra un jour dans le nuageux paysage qu'il avait dessiné sur quelque mur d'un impérial palais; et il y disparut... Cette tradition refléterait le sens profond d'une esthétique où l'homme qui crée se donne, mais se perd, comme dans les images de ses rêves. Tout à l'opposite, il y a la fable, fort instructive elle-même, de Pygmalion animant et aimant sa statue; et elle symbolise l'effort de l'art grec, dispensateur de vie *humaine* (P. 13).

Voici encore une « indication » qui, partie d'une observation toute simple, se développe, s'étend jusqu'à nous :

Sans qu'on doive exagérer le déterminisme géographique, le particularisme humain dont la Grèce a vécu (et dont elle est morte) devait plus aisément s'installer à travers un paysage ainsi disloqué, et où les premiers spectacles qui ont frappé les yeux ont été les tourments d'un sol volcanique. Car tout cela continuait en pleine ère classique... Les grands tremblements de terre modernes... rénovent trop périodiquement ces cruels souvenirs. Les spasmes de la terre, les subites fureurs d'Océanos n'ont pas seulement imprimé leur effet au caractère des protagonistes olympiens, parfois assez sauvages... Aujourd'hui encore, le pâtre grec, errant dans les solitudes des plus vieilles terres, peut contempler le champ ravagé de la légendaire bataille par laquelle ces nouveaux maîtres assirent leur domination sur les hommes. Il y a partout des traces de frayeur initiale dans les cosmogonies transmises d'âge en âge, grâce aux poètes; que l'on songe, par exemple, aux histoires sombres contées par le naïf laboureur d'Ascrea, puis par Eschyle encore; au folklore si douloureux et significatif des luttes de héros, Héraclès, Thésée, Persée, Jason: exploits de colonisation assez semblables à des travaux forcés! Les Grecs ont eu, certes, une dure bienvenue au jour; leurs protecteurs célestes n'ont pas par hasard pris en main des foudres, des tridents ou les flèches meurtrières des épidémies; et l'on aperçoit parmi eux, on l'a dit, Némésis, « cette épouvante des sages »... Si bien que toute la réflexion humaine, venue de la Grèce, reste maintenant encore un

peu attristée par l’empreinte, si durable, de l’émotion de ce vieux « drame » terrestre (P. 10).

Ce que furent les conséquences de l’insuffisance routière dans la Grèce antique :

Cette insuffisance n’a pas seulement été, sans doute, une des causes du maintien de l’esclavage humain ; elle donnait par ailleurs à la navigation, au trafic par mer, plus régulier, abondant, moins coûteux, une importance primordiale. Socrate, dans le *Gorgias*, indique des prix courants de traversées ; ils sont minimes : deux oboles entre Athènes et Corinthe, deux drachmes-or pour l’Égypte ou le Pont. Les longueurs de la traversée... supportée en dormant, en jeûnant, n’augmentaient pas beaucoup les frais d’un voilier. Pour une race née côtière, adonnée à la pêche, au cabotage, la solution la plus simple des disettes publiques se trouvait donc... outremer. Par là s’explique en partie, avec la politique extérieure, la lointaine colonisation, qu’un oracle « international » comme celui de Delphes, à la manière d’un office d’émigration, ne dédaigna pas de développer (P. 18).

Sur l’éducation du citoyen, adolescent... et adulte, ces lignes, qui sont de bien des temps :

Ce qui restait le plus déficient, c’est, on le devine, la formation *intime* de la conscience. L’éducation ne cherchait guère à développer la moralité individuelle, conjugale, ou publique. Au IV^e siècle, tout cela était déjà fléchissant et même on négligeait de suggérer les essentielles conceptions de liberté démocratique favorables à la cité ; on « laissait faire... ». Abstention qui explique bien des décadences ! Le manque d’esprit d’organisation a livré d’abord en Grèce la culture profonde et durable aux seuls riches, qui pouvaient être avec tout cela indolents, sinon pervers comme un Alcibiade. Nulle caution intellectuelle n’était exigée pour les fonctions publiques. Cela n’alla (plus ou moins bien) qu’au temps des petits débuts ; quand les affaires vinrent à se compliquer à Athènes, dès la fin du V^e siècle, la défiance bornée du peuple grandissait partout à l’égard de ses meilleurs pa-

trons. Intelligence et réaction étaient déjà quasi synonymes à Athènes, d'après Thucydide, dans le langage d'un Cléon. Il était tard pour réagir, au iv^e siècle déjà — quand Platon constitua son Académie, premier essai d'enseignement supérieur — contre la montée au pouvoir des hommes nouveaux, qui n'étaient plus précisément de l'élite, mais dont les garanties morales ne valaient pas mieux ainsi... (P. 84).

Et ceci, qui n'est peut-être qu'en contradiction apparente avec ce que nous lisions tout à l'heure sur la tristesse des croyances grecques, — car le contraste entre l'ingénuité et la spontanéité des mœurs et la gravité réfléchie de l'« expression », art, littérature, pensée, pourrait bien être un des caractères de la race :

Une des observations que pourrait suggérer le spectacle de la vie sociale des anciens Hellènes porte, semble-t-il, sur leur public amour du jeu, sous toutes ses formes. Si l'on a tant méprisé chez eux le Barbare oriental..., c'est, sans doute, parce qu'Athènes se sentait le lieu géométrique non seulement de toute haute pensée méditerranéenne, *mais de la fantaisie antique*. Près de sa littérature et de son art, certes, tout paraît primitif, ou morne et appliqué, dans le legs asiatico-égyptien comme dans l'Occident latin, par ailleurs. Sur la stèle collective de l'Hellade défunte — cette « ingénieuse enfant », a dit l'exquis poète des *Noces Corinthiennes* —, il faudrait donc peut-être placer le symbole de Psyché, le papillon de l'âme, aux ailes diaprées et si frémissantes, mais combien fragiles !... En épigraphe, cette vérité que les Grecs avaient trouvée eux-mêmes, et qui définirait sans l'amoinrir un commun destin trop vite défait : *Chose légère est le poète*. Les Grecs ont eu les plus prestigieux artistes du vieux monde ; ils avaient reçu, en don presque commun, la plus charmante exaltation d'esprit, une surabondance de gaieté instinctive — malgré leurs malheurs publics ! — et cette ivresse d'imagination, qui détermine les poètes purs. Hélas ! ils ont voulu jouer même avec la vie, avec toutes les choses graves de la vie, avec la justice, la religion, la politique ; bien entendu avec la philosophie

même, qu'ils avaient créée. On retrouverait ces aspects de leur goût essentiel dans leurs croyances, dans leur esthétique. Si les graves Romains, pesants, ont bien plus duré, c'est que le jeu n'est pas sans doute la meilleure discipline des peuples (P. 90).

On multiplierait de telles citations ; artificiellement, je l'avoue, car c'est morceler l'âme et la substance du livre. Ce qu'on en lit ici suffit à en montrer l'originalité et la distinction. C'est ainsi que, chemin faisant, au gré des pages, M. Picard prépare la question finale qu'il nous adresse :

On jugera si le peu qui a été écrit ci-dessus correspond assez à ce qui devait être tenté : établir un tableau, inévitablement trop rapide, mais qui ne fut pas, du moins, conventionnellement lyrique, ni partial en quelque sens. On a souvent fait le panégyrique... d'une ancienne Grèce restituée « à l'effet », comme certains de ses monuments célèbres par de trop habiles architectes. Il fallait s'efforcer de la regarder vivre plus humainement, plus simplement : ainsi qu'une civilisation du passé, forcément moins complexe que la nôtre. Quand on a montré les Hellènes de jadis tout autrement que sous l'aspect d'un peuple de surhommes, on est mieux à l'aise pour aimer rétrospectivement en eux « ce que jamais on ne verra deux fois » (P. 95).

Oui, certes, M. Picard a, tout au long des pages, montré ce qui, dans l'existence journalière de l'Hellène, était déterminé par toutes les conditions particulières à la Grèce, atavisme, climat, état rudimentaire des moyens matériels, caractère élémentaire des besoins, formes politiques, traditions religieuses... Mais, ce faisant, et sans trop chercher l'analyse psychologique, il nous a offert les éléments propres à juger le Grec antique, non seulement par rapport à nous-mêmes, mais encore — et c'est

bien là qu'à tout prendre il en faut venir — dans sa valeur humaine et morale absolue.

Et, somme toute, si l'on dresse le bilan, cette valeur du Grec, considéré dans ses sentiments les plus humbles et dans sa vie la plus normale, demeure à nos yeux très haute.

Gardons-nous, en effet, pensant aux taudis de nos ouvriers et de nos paysans et aux ruelles de telle grande ville, d'un excès de sévérité pour la misère, la saleté, « la voirie plus que négligente » des villes grecques (encore que là-bas le soleil et le dieu Borée protègent et vivifient ; j'en prends à témoins les petites villes modernes des Cyclades, si semblables à l'antique Délos). Nous ne croirons peut-être pas, non plus, malgré M. Picard, qu'il y eut de « trop constantes épidémies » ; ce serait « solliciter » à l'excès des textes trop rares. Nous ne ferons pas davantage grief aux Grecs, en l'an 1931, de « la déficience de leur éducation morale », pas plus que de celle de leur éducation tout court, dans la persuasion où nous sommes que la proportion des illettrés était moindre, il y a vingt-trois siècles, dans Athènes, où l'enseignement des enfants était laissé au bon vouloir des parents, qu'en tel pays où l'instruction se prétend obligatoire. Que si nous avons beau jeu à condamner l'esclavage, et le droit qu'avait le père d'exposer son enfant, et ces mœurs scabreuses auxquelles Platon a attaché son nom prestigieux... et dont M. Picard n'a rien voulu dire, il serait équitable peut-être de montrer dans quelle mesure la bonhomie grecque semble avoir



atténué les duretés de l'esclavage, et de se demander si la voix « publique » ne condamnait pas ces « expositions d'enfant » que tolérait la cruelle tradition ancestrale, si vraiment il était fréquent « qu'on abandonnât librement aux carrefours, en plein iv^e siècle, sur les fumiers et les tas de détrit^{us} domestiques... les corps des nouveau-nés » (P. 23) et s'il faut prendre argent comptant sur ce sujet les déclamations des docteurs chrétiens et les imaginations des dramaturges. Quant à la dépravation « grecque », condamnons-la, certes, sans tirer avantage de ce qu'elle a du mal encore à refléurir chez nous.

Leur civilisation prestigieuse a eu elle-même ses erreurs, ses échecs. Maintes tragédies de partis ou de familles, prolongeant la longue querelle des Atrides, les brutales ou anormales pratiques pour la restriction de la natalité, des ostracismes et bannissements injustes, les confiscations irrégulières, les cruels débats d'héritages, ou la féroce répression de révoltes coloniales, etc., tout cela montre jusque dans les âmes dites les plus « attiques », trop souvent, les défauts de la cruauté, de l'avidité... (P. 95).

Mon Dieu ! en retranchant ici et là quelques épithètes, et si nous voulons faire quelque concession à notre foi moderne dans le progrès moral, n'est-ce pas un peu l'image qu'on se ferait de l'Européen, au cas où l'on ne se fierait, pour le juger, qu'à l'histoire ou à la chronique politique ou judiciaire ? En somme, le Grec n'était pas pire que nous.

Et chez le Grec — ou plutôt chez l'Athénien, le seul Grec que nous croyons à peu près connaître, et celui sur qui a fini par vouloir se modeler toute la race, Spartiates

exceptés — nous découvrons, mieux que dans un état latent et primitif, bien des sentiments qui honorent l'humanité moyenne en son privé, la tendresse des parents dont M. Picard a si heureusement parlé, l'affection familiale, on pourrait ajouter aussi une bonhomie dans les relations, une tolérance mutuelle — aux périodes, en somme nombreuses, d'accalmie politique —, cette fleur de sociabilité où Thucydide, par la voix de son Périclès, trouvait un des caractères distinctifs de l'Athénien de 430, pour tout dire, « l'humanité ». Cet Athénien, assurément, était capable de colère collective, de fanatisme, de cruauté; il pouvait être l'ouaille docile de ses « mauvais bergers ». Mais, en opposition aux *vae victis* de ses démagogues, il pouvait aussi laisser parler en son cœur la pitié, la pitié pour ses ennemis eux-mêmes...

Au début de la guerre du Péloponèse, il advint que fit défection Mitylène, une de ces cités alliées sur lesquelles posait l'édifice de la puissance athénienne. L'émotion fut grande en Attique, à cause de la gravité de la menace et pour la fourberie dont ces alliés avaient fait preuve. Mitylène reprise, et les rebelles réduits, une assemblée, excitée par Cléon, décréta que tous les Mityléniens seraient passés au fil de l'épée. Une trière partit avec les ordres. Mais le lendemain — la nuit ayant porté conseil —, un autre citoyen, Diodote, obtint qu'on adouçât la décision première. Une seconde trière fut aussitôt mise à l'eau et ayant fait force de rames rejoignit la précédente. Elle la rejoignit aisément, nous dit

Thucydide, parce que l'équipage qui portait l'arrêt de mort allait lentement, sachant qu'il allait « vers une chose monstrueuse ».

Et pourtant, où avait été recruté cet équipage? Comme tous les autres: dans les classes les plus viles de la cité, parmi ceux-là mêmes qui, d'ordinaire, se montraient les plus fanatiques patriotes et les plus aveugles clients d'un Cléon, parmi cette populace des ports qui vivait dans les taudis dont le « *Ploutos* » d'Aristophane fait un lamentable tableau, avec les cris d'enfants affamés et de vieilles femmes, la litière et les nattes de jonc vermineuses, la grosse pierre servant de traversin, et le fond de fourneau utilisé pour pétrir la farine ».

F. COURBY.

